LES DOVCEVRS DE LA PAIX, ET LES HORREVRS DE LA GVERRE.



A PARIS,
Chez CLAVDE HVOT, ruë ſaint Iacques, proche les Iacobins, au pied de Biche.

M. DC. XLIX.
AVEC PERMISSION.



LES DOVCEVRS DE LA PAIX, & les horreurs de la Guerre.

LA Guerre en ses fureurs est si contraire à la nature, qu'elle n'engendre point d'estre qui ne la craigne, & qui ne s'efforce de l'euiter. Cette antipathie qu'elle a logé dans quelques-vns des plus insensibles mesmes, ne les pousse naturellement qu'à se fuïr, & c'est par vn mouuement violant & extraordinaire qu'ils vont quelquesfois au combat. Les plus vaillans & les plus raisonnables des animaux (si ie puis parler en ces termes) n'entrẽt dans la mélée, & ne s'exposent aux fers & aux flammes qu'en fremissant. On a veu de ces hommes lions parmy les coups, & rouges de feu dans les perils, qui pourroient glacer les plus fiers courages; trembler depuis les pieds iusques à la teste en y allant.

C'est la nature qui s'abat quoy que l'ame s'éleue, & qui montre sa crainte malgré la hardiesse de l'esprit qui la sollicite. C'est la partie inferieure qui s'intimide à mesure que la superieure s'anime. C'est la chair & le sang, le corps cette partie sensible & corruptible, à qui les douleurs sont si ameres, & la mort est si effroyable qu'elle ne fuit que ce qui l'en approche, & ne desire que ce qui l'en peut éloigner.

Ce n'est pas que l'ame generalement & des animaux, & des hommes ne craigne la mort, aussi bien que le corps. Estant la forme dont il est la matiere, leur vnion & l'amour estroite qui se rencontre entre l'vn & l'autre, leur donne vne extreme auersion pour tout ce qui les peut desunir. Celle des brutes apprehende la perte de la vie, parce quelle perit par le mesme effort qui fait perir le corps, auquel elle vit en l'informant, & sans lequel comme elle est toute materielle, el-

le ne ſçauroit ſubſiſter. Celle des hommes outre ces conſiderations generales, & ces frayeurs ſi violantes & ſi naturelles ; regarde la mort auec des horreurs, qui ne ſont pas moins eſtranges pour luy eſtre particulieres. Quand elle apperçoit cet obiet effroyable, elle ſe ſouuient incontinent des crimes qu'elle a commis, & de cet arreſt irreuocable de la Iuſtice diuine, qui condamne l'homme pecheur à mourir. C'eſt ce qui fait que les hommes les plus perdus dans leurs vices quant ils vont au combat, ſentent ſe ioindre aux friſſons du corps, les troubles & confuſions de l'ame, & redoubler tout à la fois la cheute qui precipitant de la vie au tombeau, iette encore du tombeau dans l'abyſme. Ceux meſmes qui n'ont pas des frayeurs ſi profondes, & qui eſperans en la miſericorde diuine, ſouhaittent de paſſer cette perilleuſe carriere ; ne laiſſent pas de ſentir quelques terreurs ſe méler parmy leurs deſirs. L'image du trépas les trouble, & quoy que toute la rigueur en ſoit oſtée, pource que ſa laideur demeure, & qu'il porte touſiours imprimées les marques de l'ire de Dieu ; il effraye & met d'abord en allarme les plus ſaints & les plus genereux eſprits. Ieſus-Chriſt meſme ſemble en auoir apprehendé les approches, & par vn ſi fameux exemple auoir voulu en iuſtifier les ſentimens, puis que luy meſme les auoit ſoufferts.

Si la mort donc cauſe des craintes ſi vniuerſelles, & qu'elle ne regne en nulle autre occaſion ſi ſouuerainement qu'en la guerre. Qui pourroit ne pas hayr ce furieux & ce boüillant exercice ; où l'on void terriblement marcher de toutes parts, cette fatale meurtriere, & cette ennemie irreconciliable, de laquelle il eſt ſi difficile d'échaper, lors meſmes qu'elle ne ſemble pas courre apres nous. Qu'elle ame auide de ſang & de carnage, ne fremiroit pas dans ces occaſions ou le trépas ſe rencontre à la pointe de l'eſpée, des picques, des halebardes, ou il vomit ſa fureur par la bouche des piſtolets, des mouſquets, & des canons ; où l'on void éclatter ſa rage aux bombes, aux mines & aux grenades. L'air, la terre, & la mer en tremblent bien ſouuent, & quelquesfois les nuës de crainte en ſont diſſipées.

Et certes quant la guerre n'auroit autre tiltre que de fleau de Dieu, elle est assez effroyable par cet epithete terrible. C'est vne chose horrible de tomber aux mains du Dieu viuant, dit l'Apostre; quand il n'y auroit que le seul penser sans la chose, qu'elle asseurance humaine pourroit tenir bon en la presence de l'image d'vn objet si formidable & si menaçant? mais ces menaces ne sont pas de vaines idées, l'effet suit la cause qui l'a precedé; le coup succede à la parole; & le foudre éclate & rompt l'air en milles pieces aussi tost que l'éclair est passé. Rarement voyons-nous les armes en pratique, que nous n'apperceuions incontinent toutes sortes de maux en vsages. La guerre traine apres elle vne infinité de miseres, de mesme que le corps traisne son ombre, la famine & la peste luy sont de fatalles suiuantes, qui ne l'abandonnent que rarement; les incendies, les meurtres, les violences extremes, & les ruines épouuantables sont tousiours à sa suite. Nous en auons de si fameux & de si deplorables exemples dans l'antiquité, qu'il est bien mal-aisé d'ignorer encore ces sanglantes rigueurs. Troye la grande qui vit ces pompes enseuelies dans les flãmes grecques. Rome la genereuse qui fut vn iour la proye pitoyable de celles des Gaulois, & Carthage la superbe, que celles des Romains abismerent dans ces propres cendres. Toutes les cités qui furent, & qui ne sont plus; tous les Empires qui ont diuersement senty la reuolution des siecles, & la furie des armes; toutes ces choses nous crient du tombeau qui enseuelit tout dans son ombre, de qu'elles rigueurs la guerre a tousiours accompagné l'execution de ces entreprises? Sans aller si loin dans les siecles passés, le present ne nous le fait-il pas assez remarquer? combien depuis vingt-ans a-t'on veu souuent l'Allemagne fumer du sang encore tout chaud de ses habitans, & du feu des incendies qui a desolé ses plus belles contrées? combien a-t'on veu chez elle d'habitations renduës desertes, combien de chasteaux demolis, combien de maisons abattuës, & combien de familles ruinées.

Le demon de la guerre à n'en point mentir, est vn monstre bien cruel & bien capricieux, & ie ne m'estonne pas de ce

que Dauid aima mieux tomber en la main de Dieu, qu'en celle des hommes; & estre accablé des fleaux ineuitables du ciel sans resistance, que d'auoir à craindre ceux de la terre en resistant. Il iugea sagement ce Royal Prophete, quant il prefera les coups du Tout-puissant à ceux-là de ses ennemis, & qu'il eut en plus grande horreur les suites d'vne guerre de six mois de la part dés hommes, que tout autre chastiment qu'eust merité le crime qu'il auoit commis.

Car les hommes de fait ne sont plus hommes, & semblent perdre l'humanité dans la guerre. Nous l'auons veu tout autour de Paris depuis nos funestes desordres, ce peu de temps a destruit & mis au neant l'ouurage de plusieurs années. Toute la campagne est vn funeste theatre, ou la rage de Mars s'est baignée dans le sang, s'est échauffée dans les flammes qui ont tout bruslé, & s'est ioüée des larmes, & des soupirs de ceux qu'elle a persecutés.

Ie ne dis rien de ce que nous auons souffert dans cette ville, nous estions pour en endurer bien dauantage, si nous eussions voulu nous abandonner à la mercy de ce genie destructeur que nous auons sagement éuité. Et sans mentir Dieu a vne bonté bien particuliere pour cette monarchie, de l'auoir retirée si heureusement du precipice ou elle s'alloit ietter. Autresfois pour donner frayeur à son peuple, il ne le menaçoit point de fleaux plus redoutables, que de ceux desquels il nous a guaranty. Tomber entre les mains de leurs ennemis, & sous leurs espées estoit la crainte, par laquelle il inuitoit ordinairement leur obeyssance. Et quand il les mit en déroute deuant ceux de Hay, qu'il les liura en seruitude sous la tyrannie de Sabin Roy de Hatsor, qu'il abandonna leurs terres au pillage des Madianites, & qu'il les exposa à la fureur des Ammonites & des Philistins, c'estoit des coups de sa cholere que par leurs crimes ils auoient irritée, & que par sa iustice il leur faisoit ressentir. Coups si sensibles & si penetrans que leur malice en estoit ordinairement surmontée, & que la dureté de leurs cœurs s'en trouuoit tousiours ramolie.

Aussi sont-ils si estranges & si pesans, qu'vne ame est bien

imployable, qui n'en eſt du tout point flechie, & vn eſprit bien fauoriſé de Dieu, qui en eſtant abatu, reſpire encores, & n'en eſt pas tout à fait accablé. Ce ſont des verges en ſa main, dont ordinairement il corrige ſes enfans en pere, mais auſſi quelquefois ce ſont les inſtrumens de la vengeãce qu'il exerce contre l'audace de ſes ennemis. Si les Iſraëlites à diuerſes fois l'ont éprouué d'vne ſorte, les cinq Roys & tant d'autres infideles que Ioſüé, que Debora, que Gedeon & que Sanſon ont vaincus l'ont aſſez éprouué de l'autre. Mais ſoit qu'il nous en puniſſe en iuge, ou qu'il nous en chaſtie en pere, nous y voyons touſiours l'image de quelque courroux qui nous fait fremir, la menace de quelque douleur qui nous fait trembler, & l'apperence de quelque ſpectacle qui nous fait horreur.

Les Romains tous payens qu'ils eſtoient, & deſquels la grandeur n'eſtoit iamais ſi bien eſtablie que quand ils auoiẽt la guerre plus forte, eſtoient toutesfois bien aiſes de ne voir point le temple de Ianus ouuert; & Auguſte luy meſme ce grand Empereur, ne receut point de joye de ces victoires, ny de ces triomphes, egalle à celle-là que luy donna le Senat, quand il ordonna ſous ſon regne qu'il ſeroit fermé. Eſtimãt mieux ce glorieux vainqueur de l'vniuers, vne paix qui ſembloit deuoir reboucher la pointe de ſa gloire, qu'vne guerre dans laquelle & par laquelle il ſe l'acqueroit touſiours ſi brillante & ſi lumineuſe.

Auſſi à bien conter la paix eſt toute pleine de charmes, & tout autant que la guerre eſt hideuſe, elle eſt belle. Il ne faut que faire les oppoſitions de l'vne à l'autre, pour connoiſtre l'éclat de celle-cy par les laideurs de celle-là. L'vne a ſon principe dans l'enfer, & eſt l'ouurage des demons de l'abyſme, & l'autre a ſon origine dans le Ciel, & eſt l'emanation du Dieu tout clement. Tellement que ces cœurs ardans qui ne demandent & qui n'appellent que le carnage, ſemblent inuoquer cet eſprit de tenebres, que S. Mathieu compare à vn homme armé, & à vn lion rugiſſant. Et ſans mentir ceux-là qui ne demandent que les armes, ne reſſemblent pas mal cet animal vorace qui ne demande que la proye. Il ne faut

pas que ces ames boüillantes se flattent, & se laissent ensorceler par cette gloire qui ne se plante que dans la chair, ne s'arrose que du sang & que des larmes des hommes. Cet honneur est vn faux brillant, qui ne nous illustre pas tant qu'il nous trõpe, & qu'il nous seduit. Il y a beaucoup d'ombre dans cette lumiere, que chacun estime si éclattante & si viue; & quoy que veritablement il se puisse trouuer quelque chose de bon dans ce mal; il y faut tant de circonstances pour le rendre tel, que rarement y voyons la vertu mesme exempte de blasme, quand elle y rencontre des loüanges.

Ie ne veux point examiner les causes, ny faire vne recherche exacte des accidens suruenus en ce nombre estonnant & prodigieux de guerres que nos peres les plus éloignez, & que nous mesmes auons veuës. Si seroit-ce toutesfois dans cet examen que ie trouuerois l'esprit qui a fait tant de grands guerriers que les siecles passez & que les nostres ont connus: & que ie condamnerois ceux qui ont esté portez en triomphe, & qui ont receu l'applaudissement des peuples de la terre. Peut-estre que par ce moyen ie ferois le procez, & conuaincrois de crime ceux à qui l'aueuglement des hommes ont basty des temples, & ausquels mesmes les plus Chrestiens ont dressé des autels dans leurs ames, en se faisant de leurs idées des idoles qu'ils ont adorées dans leur memoire.

Ceux qui ont écrit les vies, ou simplement les exploits de ces grands, mais pour la pluspart malheureux genies, ont quelquesfois touché les vices, que le monde prenoit pour des vertus: & quoy qu'ils l'ayent fait legerement, ou pource qu'ils n'en auoient pas de plus grande connoissance, ou pour-ce qu'il est fascheux de s'opposer à vne approbation vniuerselle, ou pour-ce mesme que la charité oblige les Chrestiens à dissimuler les defauts du prochain: & que l'image de cette charité qu'ont reconnu les Payens, ne leur a pas permis de flestrir de gayeté de cœur vne reputation que quelques combats, & quelques victoires auoient à tort ou à droit remportée, toutesfois si peu qu'ils nous en ayent dit, ils nous ont donné à penser le reste, & à penetrer plus

auant

auant dans les ouuertures de ces veritez si nous voulons.

Par là nous verrons que la gloire d'vn Alexandre, qui s'estimoit estre quelque diuinité, & de tant d'autres qui ont à force d'assassiner des hommes, de brûler des villes, de desoler des Prouinces & des Royaumes monte à ce poinct de grandeur, auquel on les a iugez resider, n'estoit qu'vne fausse gloire sans fondement, & sans solidité. S'il n'y a rien mieux à nous que ce qui nous est volontairement donné, quel honneur possedoient-ils qui leur fust legitime? puis qu'au lieu de l'auoir receu, ils l'auoient vaillamment vsurpé, & se l'estoient tyranniquement fait accorder, ils l'auoient arraché de la pointe de leurs espées, & comme les plus barbares brigans auoient assassiné des hommes pour le leur voler.

La paix nous donne des estimes bien plus pures, & bien moins tachées; la gloire qu'on acquiert à sa faueur estant sans violēce brille d'vn éclat bien plus beau, & bien plus innocēt; c'est de cet éclat dont brilloit Salomon, qui n'ayant point esté conquis dans les batailles, mais estant vne suite de profonde paix, luy estoit volontairement accordé par toute la terre. Comme elle est la fille du Dieu des lumieres, elle est vne production sans soüilleure, qui n'engendre rien qui ne soit tres-net. Ses ouurages n'ont rien de tragique, l'horreur, le carnage, & le sang ne la suiuent point. C'est par elle que la nature entretient tous ses estres, dans cette harmonie incomparable, qui donne aux sages tant de contentement & d'amour. C'est par elle que Dieu débroüillant le chaos & la masse premiere de toutes choses, crea tout ce grand Vniuers. Elle est cette eternelle ouuriere qui trauaille sans cesse, & qui enrichit le monde de ses ouurages: autant que la guerre son ennemie l'en desole & l'en appauurit. Tellement que nous la pouuons nommer en quelque sorte vne diuinité, qui se plaist à produire, & qui ne se lasse iamais de faire du bien. Sous le regne de ce Salomon qui fut si pacifique, quels beaux ouurages ne fit-elle pas. Si nous auions quelques restes des belles choses, qu'en ce temps-là l'on luy vit produire, nous serions forcez de les ad-

mirer. Mais quoy que le temps les ait effacées, il reste encores à nos yeux assez d'obiets, qui nous font souuenir de ce qu'elle a tousiours esté. C'est elle qui s'accordant parfaitement au cours de la nature, laisse le prin-temps rire, & se resiouyr de la venuë du soleil. Elle voit les fleurs & l'herbe naistre, & toute la campagne se peindre de l'admirable varieté d'vn million de diuerses couleurs, elle sent de toutes parts l'air plein des odeurs que iettent ces belles choses. Elle entend la douce musique des petits oiseaux, qui commencent à dancer aux chansons qu'ils entonnent eux mesmes, elle les considere se faire l'amour, se plaindre, & tirer de leurs poictrines les chauds gemissemẽs que leur inspire leurs feux, & de toutes ces choses qu'elle regarde, elle les endure auec patience; elle ne voudroit pas auoir foulé vne fleur, ny vne herbe, ny interrompre les ébats innocens de ces petits animaux de l'air.

Elle a la mesme tranquillité en toutes les saisons de l'année; elle souffre à l'esté de meurir ses fruits, à l'automne de les cueillir, à l'hyuer d'en auoir l'vsage; elle void auec plaisir naistre, & se perfectionner les richesses de la campagne. Les granges & les celliers cõblez de bleds & de vins, n'ont point de peur qu'elle leur face outrage: elle souffre que le laboureur iouysse de sa propre peine, elle conduit les bergers & les bergeres dans les pascages, & garde elle-mesme leurs troupeaux, pendant qu'ils s'entretiennent & passent le temps; Enfin sous son regne toutes choses demeurent dans leur splendeur naturelle, & celles que la guerre ou quelques autres accidens ont desolées elle les restablit. En sa domination si la campagne a esté rauagée, elle repare ses breches à son aise; si les villes ont esté destruites, on les void incontinent rebastir. Si mesmes elles sont encores entieres, elle fait de marbre comme fit iadis Auguste de Rome, ce qui n'estoit encores que de brique. C'est à elle à qui nous deuõs ces superbes edifices, qui annoblissent nos cités; tout ce qu'ont iamais eu de beau l'Egypte, l'Italie, & la Grece estoit de son inuention; dans les confusions de la guerre on ne pense point à la symmetrie des bastimens. Mars ne demande

que des faiseurs de mousquets, de picques & d'épées: aussi n'est-ce pas luy qui fait naistre au monde ces admirables artisans, que la nature semble ne produire que pour enrichir & pour decorer l'vniuers. Ils sont les enfans de la paix ces illustres artistes, la guerre n'a besoin que de quelques pernicieux ingenieurs. Les sciences non plus n'ont guere d'vnion auec les armes, & quoy que les Poëtes nous en representent la deesse armée; ce n'est pas pour nous dire qu'elles florissent les vnes parmy les autres; mais seulement pour figurer que c'est par le sçauoir & par la prudence que se gouuerne la valeur. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'encore que les fougues de Mars se seruent de l'esprit & du sçauoir de Minerue, il la face ny subsister, ny naistre aucunement. Iuppiter est son illustre pere, & l'autheur de la paix est aussi celuy du sçauoir.

Il n'y a donc rien d'excellent & de beau, ny de souhaitable, iusques aux autels mesmes, qui ne soit libre dans la paix, qui ne florisse, & qui ne rentre dans la pureté de ses vsages, & dans la gloire de son estre. Ie dis iusques aux autels, pour-ce qu'ils fument auec plus de presse dans le calme que dans l'orage, dans l'vn si les vœux se conçoiuent, dedans l'autre ils s'accomplissent & s'executent. Qu'on ne dise point que le temps de douleur est celuy de Dieu, & que les delices amollissent le zele; il me semble que l'ame est bien ferme, qui parmy les frayeurs des allarmes s'éleue vers le Ciel sans desordre. Le sentiment du mal oste beaucoup de celuy de la deuotion, & rarement void-on vn cœur épouuanté s'humilier auec asseurance en la presence de Dieu. La paix nous déliure de tous ces troubles, & comme il n'y a point de passion qui gehenne l'esprit comme la crainte, elle nous en degage, & nous fait iouyr de cette liberté si necessaire à ceux qui veulent s'entretenir auec Dieu, & fait que sans estre diuertis par ce fascheux empeschement, ils s'approchent iusqu'au pied du trône de sa Majesté.

Qu'y a-t'il donc au monde d'égal à la paix, qui nous comble de tant de biens tous ensemble. Crions, poussons nos graces vers le Ciel qui nous l'a dõnée, lors que nous croyons aller choir dans les plus bas abysmes de la guerre. FIN.